



HAL
open science

L'interaction communicative, entre intersubjectivité et interobjectivité

Christian Brassac

► **To cite this version:**

Christian Brassac. L'interaction communicative, entre intersubjectivité et interobjectivité. *Langages*, 2001, 144, pp.39-57. halshs-00010545

HAL Id: halshs-00010545

<https://shs.hal.science/halshs-00010545>

Submitted on 1 May 2006

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Brassac, Ch. (2001). L'interaction communicative, entre intersubjectivité et interobjectivité, *Langages* 144, 39-57.

L'interaction communicative, entre intersubjectivité et interagentivité

Christian Brassac

Équipe CODISANT
COgnition DIstribuée dans les Systèmes Artificiels et NaTurels
Laboratoire de Psychologie de l'Interaction (LPI-GRC)
Université Nancy 2
BP 33-97, 54015, Nancy Cedex

brassac@clsh.univ-nancy2.fr

Introduction

L'interaction communicative interhumaine est l'objet de nombreuses études dont la finalité est de modéliser le mécanisme d'engendrement des cognitions, accompli conjointement par les interactants en situation conversationnelle. Il s'agit là de rendre compte, de décrire, d'analyser un phénomène par excellence intersubjectif : l'intercompréhension.

Un domaine de l'intelligence artificielle rencontre de façon tout à fait massive, du fait de la nature de son domaine d'investigation, la problématique de l'interaction : le domaine de l'Intelligence Artificielle Distribuée (IAD). Traitant de systèmes où les agents (le plus souvent des logiciels) sont distribués dans l'espace et dans le temps (lesdits Systèmes Multi-Agents), les chercheurs de ce domaine en ont appelé aux sciences de l'humain qui touchent aux processus interactionnels. Il s'agit pour eux de thématiser les problèmes relevant de ce que l'on peut appeler une 'interagentivité'.

L'objet de cet article tient dans la confrontation des démarches de modélisation que les uns et les autres (psychologues de l'interaction, d'une part, et chercheurs en IAD d'autre part) mettent en œuvre dans leurs recherches relatives à l'interaction entre sujets... ou entre agents. Cette confrontation trouve toute sa pertinence dans la nature des processus étudiés bien sûr mais aussi dans le fait qu'est convoquée, dans les deux champs, une théorie qui a fait ses preuves en termes de

formalisation de l'activité d'usage du langage □ la théorie des actes de langage (Austin, Searle, Vanderveken).

Tenant de l'utilisation d'une version dialoguée de cette théorie, et ayant travaillé de façon approfondie sur la pertinence de son importation en IAD, en collaboration étroite avec des chercheurs de ce domaine, j'adopterai ici une posture qui permet d'interroger l'aller et retour possible entre la modélisation en psychologie de l'interaction et son opérationnalisation en IAD. Ceci me conduira à envisager la question de la validation d'un modèle étayée sur la simulation informatique¹.

Je présenterai dans un premier temps une position épistémologique relative aux processus communicationnels, qui ne relève pas du paradigme de la communicativité mais de celui de la communicabilité (**1. Logique interlocutoire, communicabilité et dialogisme**). J'emploierai pour ce faire un exemple, en l'utilisant pour illustrer la thèse inhérente à la logique interlocutoire, qui tient pour centrale la construction conjointe du sens dans le processus intersubjectif que constitue l'intercompréhension. Ceci nous conduira à un modèle de l'intercompréhension.

Ce dernier est relatif à un processus psychologique particulier, la dynamique de construction de cognitions conjointes en situation interactionnelle □ la question de la validation du modèle relève donc de la psychologie cognitive. Dans un second temps, nous exposerons les différents types de modèles de l'activité cognitive humaine de ce domaine et nous montrerons en quoi nous avons été conduits à la simulation informatique (**2. Modèles de l'activité cognitive humaine et conversation**).

Dans un troisième temps, nous interrogerons les modes d'opérationnalisation de cette simulation □ et ce, d'une part en évoquant quelques travaux récents en la matière dans le domaine des systèmes multi-agents et, d'autre part, en renvoyant à une tentative effective de simulation, dont l'originalité tient dans l'intégration de la communicabilité (*versus* communicativité) dans l'interaction entre agents informatiques (**3. Simuler l'interaction langagière**).

¹ Dans ce texte nous ne nous pencherons pas de façon précise sur les nombreux efforts et travaux que les chercheurs en IAD ont conduits dans cette ligne de réflexion □ la prise en compte, et au sérieux, de la dimension dialogique s'agissant de construire des langages d'interaction entre agents. Pour ce, nous renvoyons par exemple à (Brassac *et al.*, 1996) et surtout à (Moulin *et al.*, 1999). Le présent texte s'appuie sur un travail mené précisément avec Sylvie Pesty, chercheuse en ce domaine de l'intelligence artificielle, et publié dans ledit ouvrage (Pesty et Brassac, 1999). Il en est une version remaniée et actualisée, qui insiste plus particulièrement sur l'aspect modélisation de l'intercompréhension □ intercompréhension comprise comme phénomène langagier intersubjectif.

1. Logique interlocutoire, communicabilité et dialogisme

1.1. La logique interlocutoire, quelques éléments

Nous nous appuyons sur un modèle de la conversation élaboré au Laboratoire de Psychologie de l'Interaction (anciennement Groupe de Recherche sur les Communications, et noté dorénavant LPI-GRC) et qui a pour nom la logique interlocutoire.

La logique interlocutoire est une dialogisation de la sémantique formelle générale proposée par Vanderveken (1988-1990), elle-même constituant un enrichissement de la logique illocutoire (Searle et Vanderveken, 1985). Disons quelques mots de ces dernières avant de montrer, en utilisant un exemple, pourquoi un remaniement est tout à fait nécessaire pour qu'elles puissent faire l'objet d'une utilisation adéquate afin de rendre compte de l'enchaînement conversationnel.

Adopter une perspective pragmatico-linguistique relativement aux faits conversationnels, c'est, d'une part, s'intéresser plus particulièrement à l'aspect verbal des interactions et, d'autre part, postuler ceci : produire un énoncé dans une conversation, c'est réaliser une action. Cette action, dite acte de langage, s'écrit toujours sous la forme F(P), avec F, force illocutoire qui s'applique, au sens mathématique du terme, sur P, contenu propositionnel. La logique illocutoire, axiomatisation de la théorie des actes de langage, propose un ensemble de conditions à l'accomplissement réussi d'un acte de langage (Searle et Vanderveken, 1985). Ces conditions sont dites conditions de succès. Ainsi lorsque qu'un locuteur réalise une promesse, il le fait avec succès s'il remplit un certain nombre de conditions (être dans la capacité de faire en sorte que le contenu propositionnel devienne vrai, être sincère, donner un contenu à la promesse qui soit au futur par rapport à l'instant de l'énonciation, etc.). Cela dit, le fait qu'il tienne cette promesse n'a rien à voir avec ces conditions. Il est très possible de réussir parfaitement la promesse portée par "Je promets d'arriver tout à l'heure à huit heures précises" sans tenir cette promesse. Ce sont les conditions de satisfaction qui régissent le fait que cette promesse soit tenue ou non (Vanderveken, 1988-1990).

On dira que cette promesse est tenue (satisfaite au sens technique) si le locuteur rend vrai le contenu propositionnel (qu'il arrive tout à l'heure à huit heures précises) et ce, parce qu'il avait énoncé cette promesse (elle ne serait pas pleinement tenue si il était arrivé à huit heures précises par hasard). Les conditions de satisfaction permettent l'opérationnalisation de l'aspect perlocutoire de l'acte de langage. En unifiant les conditions de satisfaction à celles de succès, Vanderveken dépasse une limite de la logique illocutoire (Searle et Vanderveken, 1985). Cette dernière ne traite pas de la perlocution, n'envisage pas les effets des actions langagières sur le monde (hormis la compréhension de l'auditeur). Cela dit la sémantique formelle générale (qui résulte de cette intégration des deux valeurs sémantiques de tout acte de langage, le succès et la satisfaction) reste largement insuffisante pour rendre compte de l'enchaînement conversationnel. En effet (i) elle reste une sémantique de la littéralité, (ii) elle garde un caractère statique et (iii) elle est aussi monologique que la logique illocutoire. Certes, elle permet le pas vers une dialogisation du fait de la liaison qu'un de ses théorèmes fournit entre la satisfaction et le succès, du fait de la mise en scène de l'effet sur le monde et par là, de la réaction de l'auditeur ; mais elle ne le franchit pas.

La logique interlocutoire que le LPI-GRC propose s'étaye sur cette sémantique formelle générale et la dépasse en intégrant les aspects non littéraux, en adoptant une perspective radicalement dynamique relative à la mise en séquence des actes de langage—bref, comme nous l'annonçons plus haut,... en la dialogisant. Nous avons décrit cette logique en plusieurs endroits (Brassac, 1997—Brassac, 1994—Brassac, 1992—Trognon, 1991—Trognon et Brassac, 1992—Ghiglione et Trognon, 1993). Nous le référons pas ici. Disons simplement qu'elle stipule que le sens des actions langagières réalisées par les proférations successives des énoncés par les interlocuteurs est co-construit. Ceci signifie que les formes langagières qui sont produites en situation conversationnelle acquièrent un statut interlocutoire *via* l'action réciproque des interactants. On assiste à une dynamique de stabilisation de sens, de constructions conjointes de cognitions dont les conversants sont co-responsables. On a là un enchaînement d'actions de parole que l'on peut modéliser comme un façonnage rétroactif des valeurs signifiantes des formes langagières.

Ce modèle de l'enchaînement permet d'affirmer que les statuts illocutoires des énoncés qui constituent la trame de la conversation se stabilisent au long de son déroulement. Plus précisément, c'est l'auditeur d'un énoncé qui, par son interprétation en acte, propose au locuteur d'*entendre* l'acte comme, par exemple, une requête (alors que littéralement il s'agit d'une affirmation). Au troisième tour de parole, le locuteur initial invalide ou ratifie cette proposition (cf. l'exemple traité plus loin). Ainsi c'est le couple des interactants qui, conjointement, donne du sens aux énoncés successivement proférés dans l'interaction. Le sens est co-construit, il n'est le fait ni du locuteur, ni de l'auditeur mais de la relation. Le sens émerge dans l'entre-deux.

1.2. Communicabilité *versus* communicativité

Dire que le sens des formes langagières, constituant la trame sémiotique de l'interaction verbale, est le fait de la relation inscrit *ipso facto* la proposition dans le paradigme dialogique que promeut efficacement Jacques. Dans notre esprit, cette idée de co-construction du sens des énoncés, des formes langagières de la conversation, conduit nécessairement à une nouvelle vision de l'intercompréhension. À partir des traces des activités cognitives qui sont au fond du déroulement de la conversation, nous proposons de concevoir l'intercompréhension non pas comme l'ajustement respectif de deux cognitions individuelles mais comme la perlaboration, au cours de l'interaction, d'une cognition distribuée sur les deux configurations cognitives incarnées par les interactants (Brassac et Stewart, 1996). Afin de bien expliciter cette position, faisons un détour par l'opposition entre communicabilité et communicativité.

La communicativité—un paradigme dominant

Les travaux classiques (Trognon, 1986) consacrés à l'étude des échanges langagiers interhumains sont tous fondés sur un postulat de départ—lorsqu'un énoncé est produit par un des locuteurs, il est *traité* par l'auditeur.

Ce traitement est le fait du seul auditeur. Son objectif est de trouver, de découvrir, de détecter le contenu que le locuteur a pour intention de communiquer. Les modèles codiques et inférentiels de la

communication ont pour ambition de rendre compte du mode de traitement mis en œuvre par l'auditeur. Qu'il soit de l'ordre du décodage ou du travail inférentiel, le traitement s'ancre sur l'énoncé produit. Le mécanisme est le suivant□

1. Le locuteur possède une certaine intention communicative.
2. Il produit un énoncé porteur de sens.
3. L'auditeur perçoit cet énoncé et le "traite".
4. À l'issue du traitement, il récupère, il trouve, il atteint le sens intentionné.

Le traitement est "bon" lorsque l'on observe une certaine relation entre le sens intentionné et le sens découvert. Remarquez qu'il n'est pas dit qu'il s'agit là du sens littéral ou non littéral de l'énoncé. Le travail peut concerner, sauf pour le modèle codique mais peu importe, les actes indirects, les implicatures conversationnelles, etc. L'implicite est évidemment dans la portée du traitement de ce sens préexistant. On dit alors que les interlocuteurs "se comprennent". Tout le monde est content□le locuteur a communiqué ostensivement un sens, l'auditeur a découvert ce qu'il fallait□ils se sont compris.

Quel que soit le mode de traitement, cette façon de voir place au centre du dispositif d'intercompréhension l'intention de sens du locuteur, préexistante au travail d'interprétation-décodage de l'auditeur. Cette façon de voir ressort du paradigme de la communicativité que Francis Jacques (1985) oppose à celui de la communicabilité.

La communicabilité□un paradigme concurrent

On peut concevoir un paradigme de la communicabilité qui va à l'encontre de cette vision. Il place au centre de ses préoccupations une intercompréhension vue comme une co-construction processuelle du sens des énoncés successifs, produisant une cognition distribuée. Dans cette optique, on ne considère pas la conversation comme le lieu où s'organise l'adéquation de deux cognitions individuelles. Elle est conçue comme le lieu de l'intercommunicabilité des cognitions en présence (l'expression est d'Alain Trognon, 1991). L'intention de sens est une production conjointe, distribuée sur l'espace intersubjectif que constitue l'entre-deux conversationnel (Jacques, 1982, 1985, 2000a).

Il n'y a pas un sens qui est communiqué, l'énoncé produit initialement est simplement porteur d'un potentiel de sens. L'échange se déroule autour de l'actualisation d'un élément de ce potentiel, actualisation qui est le produit de la dyade, qui est l'œuvre conjointe des interactants. Voyons sur un autre exemple (que nous avons déjà traité dans Brassac et Stewart, 1996). Soit l'extrait conversationnel suivant (Dessalles, école de l'arc de Bonas, 1995).

- | | | |
|----|----|--|
| t0 | E1 | Oh c'est marrant□J'ai exactement ce tableau chez moi, il a la même taille, il représente la même chose |
| t1 | L1 | On te l'a peut-être volé |
| t2 | E2 | Non le mien, il est plus sombre, il est plus beau. |

Voici clairement ce que nous aimerions montrer□

- a. E1 est une forme linguistique, porteuse d'un potentiel de sens□
- b. L1 est une proposition d'actualisation d'un des éléments de ce potentiel□
le couple (E2, (L1(E1))) est une prise de position, à deux, par rapport à cette proposition d'actualisation. Cette prise de position est négociable□

d. s'il y a un sens, il est en suspens, par exemple au temps t3 de l'énonciation de L2.

a. Il est clair que le locuteur E exprime sous forme langagière "quelque chose". L'énoncé E1 est une forme linguistique, porteuse de sens. Nous ne nous permettrons pas de dire ici qu'il s'agit d'une affirmation, de l'expression d'un regret, d'une inquiétude, d'une question ou autre action langagière. Nous dirons simplement que cet énoncé est susceptible de porter tout ceci, et peut-être autre chose que nous, analystes, "ne voyons pas". La question n'est sûrement pas de privilégier l'un ou l'autre de ces possibles.

b. En énonçant L1, L propose d'actualiser un des sens du potentiel. Il s'agit d'un sens que l'on pourrait dire "au pied de la lettre". En effet en disant "Oh c'est marrant", "exactement" et "ce", E exprime son étonnement que son tableau soit là devant lui, dans cette vitrine. Pourquoi peut-on dire cela? Parce que L apporte une explication à cet étonnement "c'est le tien, on te l'a volé". Il satisfait les conditions préparatoires de l'acte de langage expressif d'étonnement.

c. En énonçant E2, E invalide cette proposition de sens. En effet, il donne un élément supplémentaire qui prouve que "ce" tableau n'est pas le sien c'est la tonalité. Par conséquent, il dit à son interlocuteur il ne faut pas prendre ce que j'ai dit au pied de la lettre. Le couple (E2, L1(E1)) a pour fonction de suspendre, dans ce cas, le mécanisme d'ajustement des cognitions.

d. À cet instant, l'observateur ne peut en aucun cas dire quelque chose comme "E a voulu dire ceci, L ne l'a pas compris. Le processus est en cours, son produit fini (s'il existe) est encore indéterminé, il est négociable.

Remarquez que dire tout de go que L1 est ironique, tombe sous la même critique de quel droit l'observateur peut-il pénétrer dans le système cognitif de L pour y "voir" qu'il ne croit pas à ce qu'il dit en L1. La réponse sur la question du caractère ironique de ce "on te l'a peut-être volé" est à chercher dans la suite de l'interaction. Peut-être d'ailleurs ne pourra-t-on pas la résoudre.

L'extrait étant limité à trois tours de parole on ne peut "savoir" si ce phénomène d'intercompréhension se résoudra en un point de stabilisation sur le sens en jeu ici. En tout état de cause, nous aimerions insister sur le point suivant. L'interlocution est un endroit où se déploie un flux de sens qui peut porter la mésentente, le malentendu et qui est marqué par une indétermination radicale (voir à ce sujet les pages très éclairantes de Pierre Livet (1994, chapitre particulièrement)). Cette indétermination ne constitue en aucun cas un obstacle à l'intercompréhension. En effet, c'est précisément parce que le processus est producteur d'indétermination qu'il permet l'intercommunicabilité des cognitions. Le déroulement de la conversation se satisfait pleinement de la possibilité d'une simple entente provisoire. Il s'actualise même précisément sur ce provisoire. De ce point de vue, il est intéressant de se pencher sur les cas où les interlocuteurs se rendent mutuellement compte que jusqu'alors ils étaient en train de "surfer" sur un malentendu. Il se produit alors un hiatus dans le déroulement linéaire de la communication. Mais loin d'être le signe d'un échec, un tel événement est en fait la marque d'une communication réussie. En effet, se rendre compte que l'on croyait se comprendre, mais qu'on se trompait, signifie "en relief" que la communication peut être, sinon parfaite, mais néanmoins réelle.

Autrement dit, si E voulait, intentionnait de communiquer une cognition, son expression linguistique, E1, est susceptible de le permettre la cognition en question est communicable, même si non communiquée. Mais E peut très bien se satisfaire de ne pas "avoir été entendu", pour autant que

son interlocuteur coopère à une construction conjointe. L'important c'est la communicabilité et non la communicativité.

1.3. Une approche dialogique en communiacion®

Pour résumé, nous affirmons haut et fort qu'en toute situation communicationnelle, les interactants ne transmettent pas des sens. La communication n'est pas un simple échange de messages. Nous nous dégageons de cette perspective qui laisse somme toute les interactants relativement passifs, particulièrement dans la réception de ce qui est communiqué.

Au contraire nous voulons insister sur l'action des interactants dans la communication. Plutôt que de produire et recevoir des informations toutes faites, prêtes à être traitées, ils produisent des formes susceptibles de porter des *potentiels de sens*. Ces formes sont l'objet d'une "manipulation", d'un "façonnage" opérés par les interactants. Toute communication est un travail collectif, s'inscrivant dans le temps, prenant appui sur ces formes et consistant en l'actualisation d'un des éléments de ce potentiel de sens. Il s'agit d'un processus conjoint, constructif, dynamique produisant une stabilisation dont les deux interactants sont co-responsables. Afin d'insister sur cette optique réellement actionnelle, praxéologique, nous avons par ailleurs (Brassac, 1997, 2000) proposé le terme de communiacion® pour rendre compte de cette action distribuée et réciproque des interactants. On voit là une posture radicalement dialogique. Cette perspective nous écarte en effet d'une vision solipsiste de la communication □ vision hélas très prégnante dans le paradigme de la communicativité.

"En effet, selon cette dernière posture, l'interaction communicative est le fruit d'une juxtaposition de deux Je et non pas de la relation". Voilà un énoncé qui pourrait être signé de Francis Jacques. Théoricien majeur de l'approche dialogique en philosophie du langage, il est le philosophe qui fait du primat de la relation le réquisit absolu de toute réflexion sur le geste sémiotique humain, geste s'appuyant principalement pour lui sur la mobilisation du langage. Nous avons montré par ailleurs², en quoi l'intercompréhension telle que nous la concevons (non pas comme une juxtaposition ajustée de deux cognitions individuelles mais comme un processus d'élaboration conjointe d'une cognition ancrée sur la relation de réciprocité) s'accordait parfaitement avec une "épistémologie de l'inter", C'est cette dernière qui fonde le paradigme de la communicabilité (Jacques, 2000b, 2000c) □ c'est elle qui poursuit la thèse bakhtinienne (Bakhtine, 1929/1977, 1930/1981) en la radicalisant (Jacques, 1985, 2000a) □ c'est elle qui est fondamentale pour correctement appréhender le versant distribué des processus cognitifs. Épistémologie de l'inter dont on ne peut faire l'économie s'agissant de modéliser le processus conversationnel, c'est-à-dire la dynamique qui est au cœur de l'intersubjectivité. Cela dit, il est clair que le seul ancrage du modèle épistémologique dans un paradigme qui convient parfaitement à l'objet dont il prétend rendre compte, l'intercompréhension, ne suffit pas à en légitimer la justesse. Reste toute la question de l'évaluation de la validité d'un tel modèle pour l'interaction entre entités humaines.

² On trouvera une réflexion plus approfondie sur cette question dans (Brassac, à paraître). Nous y soulignons la filiation épistémologique Bakhtine-Jacques-Vygotski dans le but de revendiquer une approche radicalement dialogique dans l'étude des processus cognitifs.

2. Modèles de l'activité cognitive humaine et conversation

Dans cette partie nous allons nous attarder sur le pourquoi de la nécessité méthodologique d'une simulation informatique de ce modèle. Il nous semble en effet important de bien l'explicitier pour mieux comprendre le fait que l'évaluation de la logique interlocutoire, présentée dans la section précédente, relève de la méthodologie propre aux recherches en systèmes multi-agents. Nous allons le faire en convoquant plusieurs types de modèles en psychologie.

Observer, modéliser, valider. Telle est la démarche systématique prônée dans les sciences qui se donnent pour objet les phénomènes naturels qui surviennent dans le monde. La psychologie n'échappe pas à ce principe méthodologique, en particulier la psychologie des activités cognitives produites par les humains. Ainsi Bisseret dit-il, en parlant des démarches de recherche en psychologie cognitive, qu'elles "sont celles des sciences naturelles et expérimentales" après l'observation, la construction et la validation d'hypothèses et de modèles" (1988:128).

Mais quels compléments d'objet direct s'agit-il de placer derrière ces trois verbes d'action? S'agissant d'étudier la cognition humaine, on trouve la mémoire, la résolution de problème, la prise de décision, la production langagière, la reconnaissance de formes et autres. C'est dire que la chose à observer et modéliser n'est autre qu'une certaine forme de traitement de l'information en provenance de l'environnement dans lequel est plongé le sujet producteur des activités étudiées. En tout état de cause, c'est le sujet humain dans son individualité qui est, le plus souvent, l'objet d'études. On s'intéresse à la mémoire qu'un individu possède, procède et/ou actualise. On rend compte de l'activité cognitive d'un sujet placé en position de résoudre un problème, de prendre une décision ou de reconnaître des formes. On analyse la production langagière d'un seul sujet parlant. Très généralement, la perspective est égologique, monologique et ce, que l'on se place au niveau de l'observation (même si l'observé prend part à une activité groupale), de la modélisation (la formalisation concerne les propriétés, les caractéristiques individuelles) et de la validation (par exemple, l'intelligence artificielle classique, pour ce qui concerne la validation par simulation informatique, est radicalement monologique).

Il est pourtant des activités cognitives humaines qui prennent place dans l'interaction et qui sont le produit de l'interaction. L'intercompréhension, processus cognitif tout à fait central dans les activités humaines, est de celles-ci. Intercompréhension dont nous avons dit plus haut en quoi elle était un processus conversationnel. Nous proposons ainsi pour complément d'objet direct des verbes précités:

- Observer la conversation comme lieu de la construction conjointe de cognitions distribuées
- Modéliser les mécanismes de perlaboration de ce produit "inter-cognitif" qu'est l'intercompréhension
- Valider le modèle des mécanismes de l'interaction langagière qui génèrent cette intercompréhension.

2.1. Modèle-cadre

Nous allons nous attarder sur les rapports qu'entretiennent enchaînement conversationnel, intercompréhension et modélisation. Nous le ferons en nous appuyant sur les nombreuses contributions que des psychologues de la cognition ont apportées à l'important ouvrage en la matière intitulé *Psychologie cognitive, modèles et méthodes* (Caverni *et al.*, 1988). Comme nous l'avons rapidement évoqué plus haut, l'objet d'études classiquement assigné à la psychologie cognitive est le sujet □ le sujet *via* les activités cognitives que l'on envisage comme autant de modes de traitement de l'information provenant d'un monde extérieur à ce sujet. L'être vivant ("le sujet"), placé dans un environnement et soumis à des stimulations, produit en réponse une activité observable ("le comportement") (Caverni et Bastien, 1988 □ 7).

En nous attachant aux mécanismes engendrant la conversation, nous sommes amenés à tenter de comprendre le fonctionnement d'une dyade de sujets en situation d'interaction langagière. L'"être vivant" est pour nous, le couple de sujets parlant, l'"activité observable" est la séquence des dire proférés par les membres du couple. Le temps de description ressort d'une attitude naturaliste. Il s'agit en effet de capter des conversations naturelles et authentiques. Quelles que soient les situations, les sujets parlant agissent spontanément, sans contrôle expérimental, dans un objectif propre à la situation donnée. Certains achètent un billet de train à un employé, d'autres réfléchissent à une alternative pour enfin prendre une décision, d'autres jouent ou encore résolvent un problème, etc. Capter pour décrire le plus finement possible "ce qui se passe". Capter pour rendre compte du comportement de la dyade porteuse du mécanisme d'intercompréhension □ rendre compte au sens que détaillent Caverni et Bastien □ "mettre en évidence les relations stables que les comportements manifestent avec des propriétés de l'environnement dans lequel ils sont produits [et] élucider non plus seulement les facteurs externes qui déterminent les comportements, mais principalement les phénomènes susceptibles de rendre compte de leur élaboration par le sujet □ (1988 □ 7).

Autrement dit, nous nous assignons pour objectif d'élucider les phénomènes qui engendrent l'élaboration, par le couple d'interactants, de la séquence des dire constituant la conversation.

Bien entendu, il y a là convocation de catégories d'analyse permettant un rendu adéquat des processus décrits □ il y a là convocation d'un modèle que Rouanet (1983) a qualifié de cadre. Reprenant à leur compte cette dénomination, Lecoutre, Rouanet et Denhière le définissent ainsi □ "Le modèle-cadre correspond à un dispositif, une maquette, que l'on construit aux fins de rendre opérationnelles les questions que l'on se pose sur les phénomènes étudiés □ (1988 □ 384).

Autrement dit, si la description pénétrante des enchaînements conversationnels soulève des questions, c'est grâce à ce modèle qu'on pourra les opérationnaliser. C'est à cet endroit qu'il nous a paru pertinent d'en appeler à la théorie des actes de langage... sous sa forme enrichie, la sémantique formelle générale que nous avons évoquée dans la partie 1.1.

2.2. Modèle hypothétique

Sa version dialoguée, la logique interlocutoire, est un modèle de l'enchaînement conversationnel. Plus précisément elle constitue l'expression formalisée d'un modèle hypothétique, que Lecoutre, Rouanet et Denhière définissent comme un «mécanisme, plus ou moins précis, qui exprime le fait qu'un processus cognitif se passe d'une certaine façon» (1988 : 384) modèle pourvoyant une description et une interprétation d'un secteur de la réalité intersubjective. Ce que nous proposons répond aux différentes caractérisations que donne Tiberghien par exemple (1988), pour lequel il doit s'agir d'un «discours logico-mathématique sur un ensemble limité de phénomènes dans des conditions soigneusement définies» (p. 14) c'est-à-dire d'une «micro-théorie» (p. 15). En effet notre dispositif théorique peut prétendre à endosser ces réquisits méthodologiques. Nous soutenons que la logique interlocutoire est un discours logique permettant de rendre compte de la génération processuelle de l'intercompréhension. Plus, elle constitue un modèle formel de ce mécanisme interlocutoire au sens où Tiberghien le définit «système relationnel, de forme, de structure et de fonction entre deux objets dont l'un est un système de forme et l'autre, l'ensemble limité des objets que l'on souhaite décrire et/ou interpréter» (1988 : 17) et elle possède, comme le réclame le même auteur «une syntaxe (qui est celle du système formel utilisé) et une sémantique (résultant de la projection du système formel dans une réalité signifiante)» (1988 : 15). Sa syntaxe se fonde évidemment sur les postulats, définitions, théorèmes, règles de la logique des conditions de succès et de satisfaction des actes illocutoires (dont l'exposé constitue l'intégralité du deuxième tome de Vanderveken, 1990) et y adjoint les formules qui rendent compte de la compositionnalité des propriétés des actes de langage produits par les deux interactants. Elle inclut la formalisation du langage et de la démonstration. Sa sémantique constitue une interprétation de la séquenciation des actes enchaînés verbalement par les conversants (Trognon et Brassac, 1992 ; Ghiglione et Trognon, 1993).

Ainsi donc nous affirmons à cet endroit que

1. La sémantique formelle générale (logique des conditions de succès et de satisfaction des actes illocutoires) sert de *modèle-cadre* à la description explicative de l'enchaînement conversationnel.
2. La logique interlocutoire est l'expression formalisée d'un *modèle hypothétique* de l'intercompréhension.

Mais aussi que

3. Tout ceci laisse entière la question de la validité d'une telle modélisation des mécanismes de l'interaction langagière... que nous allons traiter dans la partie suivante.

3. Simuler l'interaction langagière

3.1. Modèle de simulation

Nous sommes là à l'exact endroit de la mise à l'épreuve des faits, de ce modèle. «La psychologie doit (...) valider ses modèles. Elle doit montrer qu'au niveau de description choisi, le modèle est une bonne approximation du fonctionnement humain qu'il est censé représenter» nous dit Bisseret (1988, 136). Il est en effet clair que l'on ne peut se suffire de la 'belle cohérence interne' de cette logique interlocutoire (pour autant que l'on puisse lui attribuer cette qualité). Nous suivons là sans hésitation Tiberghien qui affirme que, «De toute façon, et de façon irrévocable, la valeur d'un modèle ne peut s'apprécier uniquement à partir de critères de cohérence et de validité internes» (1988, 22). Et s'offrent alors à nous deux voies : l'expérimentation et la simulation. Là n'est pas le lieu de discuter de l'opportunité 'd'expérimenter la conversation'³. Non, il s'agit ici d'explorer la voie que nous permet le développement de l'artefactualité informatique.

Ce que nous avons présenté jusqu'à présent, le modèle formel hypothétique, a pour objectif de rendre compte de lois, de principes, voire de règles, de la génération de l'intercompréhension. Il s'agit d'une tentative de reconstruction, à partir de phénomènes directement observables (les formes langagières successivement produites), de processus de l'activité des systèmes cognitifs concernés qui eux ne sont pas observables. C'est en ce sens que Tiberghien parle de modèle d'estimation. «De façon très générale, il est possible d'identifier deux classes différentes de modèles : des *modèles d'estimation* et des *modèles de simulation*. Les premiers tentent uniquement d'expliquer les relations empiriques, fonctionnelles ou corrélationnelles — ce sont les modèles au sens habituel du terme — les seconds tentent, en outre, de reproduire les relations mises à jour par les modèles d'estimation» (1993, 43, c'est l'auteur qui souligne). Autrement dit, valider signifie aller au delà d'une reconstruction formelle de l'inobservable pour atteindre une reconstruction qui, elle, est plus de la *reproduction*. Cette reproduction est réalisée à l'aide de systèmes calculatoires artefactuels, en l'occurrence ici à la machinerie informatique.

3.2. Recours à l'interagentivité

Ainsi donc, nous sommes amenés à emprunter les chemins de l'intelligence artificielle. Il est clair que notre projet interactionniste nous conduit, plus précisément encore, vers cette sous-partie de ce domaine que nous avons évoqué en introduction, l'Intelligence Artificielle Distribuée et les Systèmes Multi-Agents (Ferber, 1995). L'intelligence artificielle distribuée est par nature confrontée à la problématique de l'interaction. Un système multi-agent, parangon de l'objet d'étude de cette branche de l'intelligence artificielle, est constitué d'une population d'entités artefactuelles rassemblées

³ Un simple renvoi aux conceptions que développe Erwin Straus (1955/1989) en la matière conduit à s'interroger sérieusement sur la pertinence de ce type de projet.

autour d'une tâche commune. Ces entités sont des agents qui ont un certain nombre de caractéristiques leur permettant de communiquer, de percevoir l'environnement, d'avoir des comportements autonomes et de poursuivre des objectifs individuels. Entités réelles ou abstraites, ces agents sont parties prenantes de phénomènes interactionnels qui organisent et structurent la population qu'ils constituent.

Il est d'usage de distinguer deux catégories d'agents. Les uns, dits *réactifs*, sont des entités extrêmement simples ne disposant de presque aucune capacité de raisonnement, n'ayant pas de mémoire, n'étant pas capable de se représenter l'environnement, ne se comportant que sur le mode stimulus-réponse, mode situé très localement. À l'opposé, les autres, dits *cognitifs*, sont plus... "intelligents". Plus complexes, ils peuvent se construire une représentation de l'environnement, ils possèdent une base de connaissances, des capacités de raisonnement, ils peuvent tenir compte de leur passé et ainsi anticiper sur l'avenir pour planifier leurs actions.

Les modes d'organisation de ces ensembles d'agents sont pensés d'un point de vue biologique, éthologique pour la conception réactive et d'un point de vue social pour la conception cognitive. À cette opposition de conceptions relatives aux types d'agents correspond tout naturellement une distinction entre "communication réactive" et "communication cognitive". Quel que soit le type d'approche, l'organisation qui rassemble les agents se fonde sur des phénomènes de communication qui se déclinent, selon les situations, en coopération, coordination, négociation, conflit, etc. La nature des agents très "simples" que sont les agents réactifs, contraint les échanges qu'ils peuvent avoir avec les autres éléments du système. De fait, c'est plutôt la simple perception de signaux produisant automatiquement tel ou tel comportement qui est à la base de la communication dite réactive. Dans cette optique le signal émis n'a pas de récepteur prédestiné, il n'a pas de signification préexistante à la réception. Ces signaux constituent les moteurs de comportements des nombreux agents, autant de comportements qui font émerger une organisation globale, sans plan préalable.

Souvent en petit nombre, les agents cognitifs d'un système multi-agents de ce type ont des impératifs fonctionnels importants. Il s'agit pour eux de coopérer pour atteindre un objectif commun. Capables d'avoir des représentations de leur environnement, ils peuvent aussi connaître les 'états mentaux' des autres agents. Aptes à mener un raisonnement étayé sur une base de connaissances et un moteur d'inférences, ils peuvent planifier leurs actions. Ainsi, les actions collectives passent par des négociations aboutissant à des allocations de tâches, se heurtent à des conflits, nécessitent un système d'engagements mutuels, etc. Il est clair que cette coopération repose massivement sur des phénomènes de communication qui mettent en scène les agents du système. Le type d'autonomie qui les caractérise est fondée sur l'intentionnalité. Leurs actions sont motivées, soutenues par des plans, par la représentation qu'ils se font des intentions des autres agents, par leur inscription dans des processus interactifs. La théorie des actes de langage a ainsi attiré les chercheurs travaillant sur cette communication cognitive tant elle s'appuie fondamentalement sur l'intentionnalité du locuteur producteur de l'acte de langage. C'est bien sûr en référence à ces agents cognitifs que nous pouvons envisager la simulation, que nous pouvons avoir recours à ce que nous avons nommé une 'interagentivité'.

3.3. Une tentative de simulation d'une conversation

Omniprésence de l'interaction, travail sur les modes de communication intentionnelle, mise en avant de l'action des agents sur leur environnement,... on comprend bien pourquoi les chercheurs informaticiens en ce domaine auront tentés de trouver dans la théorie des actes de langage un outil leur permettant d'instrumentaliser les interactions inter-agents. Nous avons donné à plusieurs reprises notre position à l'égard de l'importation de cette théorie en IAD (Brassac, 1993 [Brassac *et al.*, 1996, Brassac et Chevrier, 1996). Il existe différentes tentatives de standardisation qui donnent lieu à des langages tels que les langages KQML (Finin *et al.*, 1994), IL (Demazeau, 1995). Ces langages s'appuient en partie sur la théorie des actes de langage et postulent tous que lorsqu'un énoncé est émis par un locuteur, il est traité par l'auditeur. En ce sens, ils s'inscrivent dans le paradigme de la communicativité (*cf.* plus haut, partie 1.2.). Ils sont de surcroît, liés à la notion de protocoles d'interactions pour contrôler et structurer les échanges d'information ou de connaissances. Tout est donc mis en œuvre pour ne laisser aucune place à une 'libre' interprétation du performatif [chaque performatif doit avoir une interprétation unique. Nous avons déjà dit en quoi, selon nous, ceci nous semble inadéquat pour notre projet. L'argument principal est qu'ils ne permettent pas d'atteindre un aspect tout à fait essentiel de l'interaction conversationnelle que nous voulons simuler [la négociation des statuts interlocutoires des énoncés.

Ce que nous visons ici, c'est une communication inter-agents qui laisse place à l'indétermination inhérente aux actes langagiers que les interactants réalisent en conversation. Plus précisément, il s'agit de permettre à l'agent-auditeur d'interpréter un 'message' de façon non contrainte. Dit autrement il s'agit de thématiser une interaction entre agents qui relève du paradigme de la communicabilité. Les nombreux travaux de chercheurs québécois ((Moulin *et al.*, 1999) en est un exemple), de chercheurs manchois (Lemeunier, 2000) ont pour ambition d'introduire le dialogisme dans cette perspective. Il y parviennent pour partie. Pour nous, dans l'optique de validation qui nous occupe, il s'agit de tenter une réelle simulation d'une conversation. Nous ne pourrions détailler le dispositif dans le cadre restreint de cet article (on le trouve dans (Pesty et Brassac, 1999 [334-342) et dans les travaux que Sylvie Pesty poursuit actuellement). Disons simplement que le logiciel développé (en Java) est un logiciel de "conversation" qui simule une négociation de rendez-vous. Le contexte de discussion des agents est limité en ce sens que seuls le jour et l'heure sont négociés, le lieu étant implicitement convenu. De plus, la période prise en compte s'étale sur une semaine du lundi au vendredi, sans référence de mois ni de date. La durée du rendez-vous est fixée à une heure de sorte que les agents proposent les rendez-vous d'heure en heure. L'originalité du projet tient en la tentative d'implémentation du mécanisme de négociation, par les agents, du statut interlocutoire de chaque acte de langage réalisé. Il a été effectivement opérationnalisé, implémenté et donne des résultats satisfaisants.

Cela dit, il demande à être affiné dans plusieurs dimensions. Au vrai, l'entreprise est risquée. L'agent doit être doté de réelles capacités de communication, au sens fort du terme, afin de devenir un agent "social". C'est la raison pour laquelle le travail s'oriente vers la prise en compte d'aspects plus psychosociaux en s'attachant, par exemple, à intégrer la théorie des faces de Goffman. Cela dit, nous ne nous cachons pas que l'ambition est de taille et que les difficultés pour réaliser une telle dialogisation de l'interagentivité sont énormes.

Conclusion

Vouloir promouvoir le dialogisme dans le monde des agents informatiques, plus précisément en intelligence artificielle distribuée, est un projet d'une grande ambition et aussi d'une grande difficulté. Cette démarche touche en effet directement à des questions aussi délicates que celle de l'indétermination dans la dynamique des échanges entre agents, que celle de l'autonomie relative de ces agents eu égard au contenu des 'messages' qui constituent les interactions, que celle de l'indécidabilité des processus interactionnels. Questions déjà délicates en terme d'intersubjectivité et qui renvoient à l'opposition paradigmatique entre communicabilité et communicativité. Selon nous, il y a une vraie interrogation relative à la capacité, pour un dispositif informatique, à s'inscrire dans une posture relevant de la communicabilité. Il est sans doute nécessaire d'y réfléchir encore de façon approfondie. Cela dit, il est clair que l'on assiste autour de ce projet de *dialogisation de l'interagentivité*, à un intense travail interdisciplinaire.

Pour conclure cet article, contribuant à un numéro intitulé *Psycholinguistique et Intelligence Artificielle*, il est utile de dire que ce travail s'effectue dans un cadre doublement collaboratif. (i) Les spécialistes des IAD s'inspirent des travaux conduits en théorie de l'interaction interhumaine par les psychologues et les linguistes interactionnistes. (ii) Les psychologues de la communication trouvent matière, dans l'appareillage informatique qui constitue l'opérationnalisation des langages d'interaction entre agents artificiels, à valider un modèle difficilement 'expérimentable'. Autrement dit, voilà un domaine d'études qui fait s'entrecroiser les chemins (i) et (ii) □ voilà un domaine d'études qui nous amène à espérer fortement que l'ironie qui pointe derrière les énoncés qui closent ce travail deviendra rapidement obsolète □

Les Sciences et Technologies de l'Information ont besoin des Sciences Humaines et Sociales.
On le dit de plus en plus fort, il arrive qu'on le pense.

Les Sciences Humaines et Sociales ont besoin des Sciences et Technologies de l'Information.
On le pense de plus en plus haut, il arrive qu'on le dise.

Références bibliographiques

- Bakhtine, Mikhaïl (1929/1977) [V.N. Volochinov]. *Le marxisme et la philosophie du langage. Essai d'application de la méthode sociologique en linguistique*. Paris : Éditions de Minuit.
- Bakhtine, Mikhaïl (1930/1981) [V.N. Volochinov]. La structure de l'énoncé. In T. Todorov (éditeur) (1981). *Mikhaïl Bakhtine, le principe dialogique*. Paris : Éditions du Seuil, pp. 287-316.
- Bisseret, A. (1988). Modèles pour comprendre et réussir. In J.-P. Caverni, C. Bastien, P. Mendelsohn et G. Tiberghien (Éditeurs), *Psychologie cognitive, modèles et méthodes*. Grenoble : Presses Universitaires de Grenoble, pp. 127-140.
- Brassac, C. (1992). Analyse de conversations et théorie des actes de langage. *Cahiers de Linguistique Française*, 13, 62-76.
- Brassac, C. (1993). Théorie des actes de langage et Intelligence Artificielle Distribuée. Actes des Journées Systèmes Multi-Agents du PRC-IA, Montpellier, 17 décembre 1993.
- Brassac, C. (1994). Speech acts and conversational sequencing. *Pragmatics and Cognition*, Vol 2(1), 191-205.
- Brassac, C. (1997). Processus cognitifs en situation d'interaction. De la communication à la communiaction®. Actes de la Sixième École d'été de l'Association pour la Recherche Cognitive, Bonas, 4-11 juillet 1997, 229-236.

- Brassac, C. (2000). Intercompréhension et Communiaction®. In A.-C. Berthoud, L. Mondada (Éditeurs), *Modèles du discours en confrontation*. Berne : Peter Lang, pp. 219-228.
- Brassac, C. (à paraître). Formation et dialogisme : l'exemple d'un apprentissage situé et distribué. *L'orientation scolaire et professionnelle*, (soumis).
- Brassac, C., Chevrier, V. (1996). Vers un réexamen du statut de l'interaction dans les systèmes multi-agents. *Interaction et cognitions*, Vol. 1(1), 3-22.
- Brassac, C., de Almeida, J., Grégori, N., Saint-Dizier, V. (1996). La théorie des actes de langage en intelligence artificielle distribuée : utilisations et limites. In J.-P. Müller et J. Quinqueton (Éditeurs), *IA Distribuée et Systèmes Multi-Agents*, JFIADSMA'96. Paris : Hermès, pp. 229-249.
- Brassac, C., Stewart, J. (1996). Le sens dans les processus interlocutoires : un observé ou un co-construit ? Actes des Cinquièmes Journées de Rochebrune "Du social au collectif", 29 janvier-3 février 1996, 85-94.
- Caverni, J.-P., Bastien C., Mendelsohn P., Tiberghien, G. (1988). *Psychologie cognitive, modèles et méthodes*. Grenoble : Presses Universitaires de Grenoble.
- Caverni, J.-P., Bastien, C. (1988). La psychologie cognitive face à ses enjeux. In J.-P. Caverni, C. Bastien, P. Mendelsohn et G. Tiberghien (Presses Universitaires de Grenoble), *Psychologie cognitive, modèles et méthodes*. Grenoble : Presses Universitaires de Grenoble, pp. 7-10.
- Demazeau, Y. (1995). From cognitive interactions to collective behaviour in agent-based systems. *Proceedings of the First European Conference on Cognitive Science*, Saint Malo, France, 4-7 April 1995.
- Dessalles, J.-L. (1995). Les rôles du contexte et de la situation dans la cognition. *Actes de l'école d'été de l'ARC*, Bonas, volume C, 6-25.
- Ghiglione, R. et Trognon, A. (1993). *Où va la pragmatique ? De la pragmatique à la psychologie sociale*. Grenoble : Presses Universitaires de Grenoble.
- Ferber, J. (1995). *Les systèmes multi-agents. Vers une intelligence collective*. Paris : InterÉditions.
- Finin, T., Fritzon R., Mac Kay, D. and Mac Entire, R. (1994). KQML as an agent communication language. *Proceedings of the Third International Conference on Information and Knowledge Management (CIKM'94)*. New York : ACM Press.
- Jacques, F. (1982). *Différence et subjectivité*. Paris : Aubier.
- Jacques, F. (1985). *L'espace logique de l'interlocution*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Jacques, F. (2000). Dialogue, dialogisme, interlocution. *L'orientation scolaire et professionnelle*, 29, 2, 547-565. [2000a]
- Jacques, F. (2000). *Écrits anthropologiques. Philosophie de l'esprit et cognition*. Paris : L'Harmattan. [2000b]
- Jacques, F. (2000). Qu'est-ce que la prise textuelle ? *Colloque : Du dialogue au texte, autour de Francis Jacques*. Cerisy-la-Salle, 2 septembre 2000. [2000c]
- Lecoutre, B., Rouanet, H., Denhière, G. (1988). L'inférence statistique comme instrument de validation de modèles. In J.-P. Caverni, C. Bastien, P. Mendelsohn et G. Tiberghien (Éditeurs), *Psychologie cognitive, modèles et méthodes*. Grenoble : Presses Universitaires de Grenoble, pp. 383-394.
- Lemeunier, T. (2000). L'intentionnalité communicative dans le dialogue homme-machine en langue naturelle. Thèse de doctorat en Informatique. Le Mans : Laboratoire d'Informatique de l'Université du Maine, 1er décembre 2000.
- Livet, P. (1994). *La communauté virtuelle. Action et communication*. Combas : Éditions de l'Éclat.
- Moulin, B., Delisle, S., Chaïb-Draa, B. (1999). *Analyse et simulation de conversations la théorie des actes de discours aux systèmes multiagents*. Lyon : L'Interdisciplinaire.
- Pesty, S. et Brassac, C. (1999). Simuler la conversation : un défi pour les systèmes multi-agents. In B. Moulin, S. Delisle et B. Chaïb-Draa (Éditeurs), *Analyse et simulation de conversations la théorie des actes de discours aux systèmes multiagents*. Lyon : L'Interdisciplinaire, pp. 317-345.
- Rouanet, H. (1983). Modèles en tous genres et pratiques statisticiennes. In R. Ghiglione (Éditeur), *Comprendre l'homme, construire des modèles*. Comportements, 4, Paris : Éditions du CNRS, pp. 113-124.

- Searle, J. R. et Vanderveken, D. (1985). *Foundations of illocutionary logic*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Straus, E. (1935/1989). *Vom Sinn der Sinne*. Berlin : Springer Verlag. Traduction française : *Du sens des sens. Contribution à l'étude des fondements de la psychologie*. G. Thinès et J.-P. Legrand. Grenoble : Éditions Jérôme Millon.
- Tiberghien, G. (1988). Modèles de l'activité cognitive. In J.-P. Caverni, C. Bastien, P. Mendelsohn et G. Tiberghien (Éditeurs), *Psychologie cognitive, modèles et méthodes*. Grenoble : Presses Universitaires de Grenoble, pp. 13-26.
- Trognon, A. (1986). Les modèles linguistiques de la communication. In R. Ghiglione (Éditeur), *L'homme communicant*, Paris : Colin.
- Trognon, A. (1991). L'interaction en général : sujets, groupes, cognitions, représentations sociales. *Connexions*, 57, 9-27.
- Trognon, A. et Brassac, C. (1992). L'enchaînement conversationnel. *Cahiers de Linguistique Française*, 13, 76-107.
- Vanderveken, D. (1988). *Les actes de discours*. Mardaga, Bruxelles .
- Vanderveken, D. (1990). *Meaning and speech acts, formal semantics of success and satisfaction*. (2 tomes). Cambridge : Cambridge University Press.

Abstract

This paper presents an attempt to validate a model of inter-understanding. This model is the so-called interlocutionary logic which is a dialogised version of the Vanderveken's general formal semantics. The validation is based on simulation, using computer tools from the domain of multiagents systems. Thus, this paper is situated between distributed artificial intelligence and interactionnist psychology. Focusing on a reciprocity between intersubjectivity and 'interagentivity', we claim the interest of developing a dialogic position in the domain of the interactions between artificial agents.